

Le cinéma iranien : un cinéma national sous influences L'avant-révolution cinématographique iranienne

Anne-Christine Loranger

Number 309, August 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86164ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

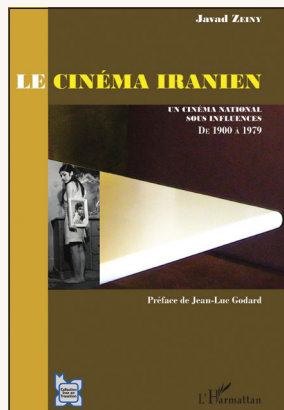
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2017). Review of [Le cinéma iranien : un cinéma national sous influences : l'avant-révolution cinématographique iranienne]. *Séquences : la revue de cinéma*, (309), 51–51.



Le cinéma iranien un cinéma national sous influences

L'avant-révolution cinématographique iranienne

La réussite internationale de cinéastes tels Abbas Kiarostami, Shirin Neshat, Jafar Pahahi et Asghar Fahradi a permis au grand public d'accéder au cinéma iranien actuel. Son raffinement et son originalité ont à voir avec la capacité historique de l'Iran à mélanger les influences indiennes, européennes, américaines et arabo-turques afin de créer un cinéma national, lequel continue d'influencer les cinéastes iraniens contemporains.

ANNE-CHRISTINE LORANGER

Préfacé par Jean-Luc Godard, cet ouvrage se propose d'explorer les dynamiques culturelles et les influences étrangères qui ont permis l'éclosion du cinéma national iranien, entre 1900 (date des premières projections) et 1979, un an après la révolution qui place Khomeini au pouvoir.

Le concept culturel de cinéma iranien est impossible à comprendre sans explorer d'abord ses contextes territoriaux et religieux. Les premières projections cinématographiques furent présentées au palais royal de Téhéran, un an après la sortie du premier film des frères Lumière. Mais cette forme d'art restera pendant longtemps appréciée par un public citadin, aristocratique et cultivé. La méfiance traditionnelle de l'Islam vis-à-vis de toutes représentations picturales et celle des Iraniens face à l'Occident, ainsi que le goût marqué du public pour les représentations théâtrales comme le Taziyeh (spectacle dramatique religieux) et le Roohozhi (spectacle de rue comique ridiculisant les classes supérieures), freineront pendant longtemps l'expansion du cinéma, et le nombre de salles restera limité. L'Iran connaîtra ainsi des débuts tardifs avec des films largement copiés des productions indiennes, égyptiennes et turques, marqués par de longues séquences de danse et de chant. Dans la foulée du cinéma arabo-turc, ce genre d'œuvre assure généralement la victoire du pauvre villageois sur le riche citadin. La femme, comme dans les films égyptiens, y est fragile et naïve, et doit être protégée par l'homme. Le conflit ville-village et la pauvreté comme symbole de pureté et de joie de vivre donneront naissance au « cinéma villageois », encore prisé par les réalisateurs iraniens modernes.

Une autre tendance, celle du « film farsi », copiera le style égyptien en adoptant la vengeance comme thème principal. Parmi les influences majeures de cette tendance, citons **Sangam** de Raj Kapoor (1964), chassé-croisé de joie et de tristesse dans un triangle amoureux, caractéristique des cultures indiennes et iraniennes. Parmi les films tournés à cette époque, le plus connu sera **Ganjeh Garoon**, du réalisateur Siyamak Yassami (1965), l'inventeur du « film farsi », qui connaîtra un très grand succès.

Les influences occidentales ne manqueront pas elles non plus de marquer profondément le cinéma iranien. Les films américains, tels **East of Eden** d'Elia Kazan (1954) et **Rebel without a cause** de Nicolas Ray (1955) auront une influence déterminante sur Massoud Kimiai, notamment dans l'écriture de ses scénarios, qui gagneront en précision dans la description des lieux et des

personnages. Il tournera **Ghissar**, sur un noble voyou moderne dans la veine du héros de **The Graduate** (1967). Kimiai inventera le métier de réalisateur en Iran — au lieu de l'habituel accent sur les acteurs, et aura en retour une influence considérable sur Kiarostami.

Plus encore que le cinéma américain, ce seront les courants néo-réalistes italiens et la Nouvelle Vague qui influenceront les productions iraniennes. Certains réalisateurs tels Farokh Ghafari, Parviz Kimiavi et Sohrab Shahid Saless se formeront en France. Mais c'est Dariush Mehrjui qui, avec **La vache** (1969), donne véritablement naissance au cinéma iranien en adaptant les modèles étrangers pour les transformer en produits véritablement iraniens. À l'exemple de Roberto Rossellini et Vittorio de Sica, ses personnages et situations sont très proches de la rue. Il tournera par la suite **Le cercle de Mina** (1974), premier film qui montrera la situation de la femme qui travaille, où cette dernière est montrée comme jouant un rôle actif et social. Mehrjui sera d'ailleurs le seul réalisateur à donner aux femmes la place qu'elles occupent réellement dans la société iranienne de l'époque. Son collègue Sohrab Shahid Saless, lui, sera fortement impressionné par le cinéma d'Antonioni, particulièrement sa façon d'utiliser les enfants. Il tournera **Un simple événement** (1973) avec une extrême simplicité, souhaitant montrer la « vraie vie » dans tous ses petits et grands drames. La Nouvelle Vague donnera des ailes à Farokh Ghafari, Mohammad Ali Jafari et Majid Mohseni, qui tourneront des films basés sur des idées banales, filmés en décors naturels avec des acteurs souvent non professionnels, où le quotidien des quartiers populaires devient des personnages en soi. Ces tournages permettront aux lieux habituels de vie iraniens de prendre leur essor sur le grand écran, notamment le Ghahveh Khaneh (salon de thé), le hammam, le centre de sport, la mosquée, le cimetière et le Khaneh (foyer familial). Plus que tout autre, c'est la présence de ces lieux qui donnera naissance au « cinéma national » iranien. 📍

Javad Zeiny
Le cinéma iranien : Un cinéma national sous influences, de 1900 à 1979
Préface de Jean-Luc Godard
Paris : L'Harmattan, 2015
287 pages, ill.